

Y A E L N A I M

Ma chambre à moi



LEDUC ➤

Est-ce que tu es devenue celle que tu t'étais promis d'être ?

Figure incontournable de la scène musicale internationale, **Yael Naim** explore depuis plus de deux décennies de nouveaux horizons artistiques.

Dans ce livre, elle s'interroge sur ce que signifie être une femme, une artiste indépendante, une mère et une citoyenne du monde. Elle s'y dévoile comme jamais auparavant, revisite avec une grande honnêteté son parcours, ses choix, le succès mondial de « New Soul » en 2008 qui a marqué un tournant dans sa carrière, ainsi que les profondes transformations intimes qui ont façonné sa vie. Femme, artiste, mère et personnalité engagée, Yael Naim livre le récit d'une femme libre, en quête de sens, qui explore avec sincérité les liens entre création, identité, transmission et humanité.

19,90 €
Prix TTC
France

9 791028 538682



ISBN : 979-10-285-3868-2

Rayon : Témoignage
editionsleduc.com

LEDUC



Photos de couverture : © Yael Naim

MA CHAMBRE À MOI

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Suivi éditorial : Laurline Danguy des Déserts
Préparation de copie et relecture : Le Champ Rond

Maquette : Émilie Guillemin

Photos intérieures : © D. R.

Photos de couverture : © Yael Naim ;

maquillage : Shana Donatien

Retouches photo : Max Vm

© 2026, Leduc Éditions
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3868-2

Yael Naim

Avec la collaboration de Sophie Rosemont

MA CHAMBRE À MOI

LEDUC 

Scannez le QR code
pour écouter la bande-son de mon histoire



Retrouvez-moi ici
yaelnaim.fr
[@yael_naim_](https://www.instagram.com/yael_naim_)

Avant-propos

Écrire ?

On me propose d'écrire un livre qui parle de ma vie d'artiste, mais pas que... de ma vie, de ma vision des choses, de mes engagements et bien plus encore. Une autobiographie.

Pour ceux qui me connaissent ou pas... J'ai toujours été très pudique concernant ma vie privée. Mais quand il s'agit d'art, quel qu'il soit, de musique ou autre, je suis touchée par des œuvres qui exposent notre essence profonde en tant qu'êtres vivants, qui parlent des choses vraies qu'on traverse... J'ai donc toujours tout raconté à travers mes chansons, seulement.

Alors quand on m'a proposé de faire de même dans un livre, je me suis interrogée.

Est-ce moi qui m'expose ? Ou est-ce un objet artistique dont l'objectif est de raconter une histoire ? Jusqu'où aller dans la sincérité ?

Cette question est difficile...

J'aime les objets artistiques qui parlent des choses intimes qui nous préoccupent, qui ne montrent pas seulement le joli côté de nous-mêmes mais ce qui nous rend vulnérables, uniques, pas toujours beaux, certainement imparfaits et vivants.

J'aimerais tenter de m'exposer le plus possible pour pouvoir raconter une histoire vraie parce que d'autres récits semblables m'ont aussi aidée, tout en préservant mes proches qui n'ont rien demandé de tout ça.

Ce livre est pour moi comme mes chansons, totalement ouvert.

Il n'est en aucun cas question de blesser ceux et celles que j'aime, mais plutôt de partager les hauts et les bas qui constituent mon trajet de vie.

Je suis reconnaissante envers toutes les personnes que je cite dans ce livre, malgré les désaccords ou les difficultés que nous avons traversés. Nous faisons tous partie d'un chemin de vie.

Je vous aime.

1

Avant tout

Paris – Tel-Aviv, 1982

Mon premier souvenir. J'ai 4 ans. Je touche la neige en lui disant au revoir, et quelques heures après, je marche pieds nus dans la rue. Une douce chaleur envahit mon corps, je vois enfin ma peau, je peux la toucher et je me sens bien.

D'autres enfants sont là, en bas de mon petit immeuble de trois étages. Je joue avec mon petit frère et des nouveaux amis des résidences voisines. On recommence tous les après-midi. Pour la première fois, j'ai une autonomie, une sensation de liberté.

Un deuxième souvenir... Premier jour d'école. J'ai une petite voix aiguë, « à la française », me disent les autres

élèves. Eux parlent plus fort, dans une tonalité plus grave. Mon timbre ne trouve pas sa place, trop faible ou trop fragile. On se moque de nous, mon frère et moi, en nous imitant. C'est à travers ma voix que je comprends que je viens d'ailleurs, et que la différence est douloureuse.

Petite enfance

Je suis née à Paris le 6 février 1978. Je suis l'aînée. J'ai 2 ans quand mon premier petit frère, Avi, naît. Je passe des heures à jouer avec lui.

Deux ans plus tard, mes parents déménagent à Ramat-Hasharon, une petite ville près de Tel-Aviv, près de la mer. Pour moi, enfant, c'est le bonheur.

L'école se termine à 13 heures, comme dans tous les pays chauds. Et une fois les devoirs terminés, à 16 heures, on peut descendre jouer en bas de notre immeuble avec les voisins. Il y a des arbres et de la pelouse au pied de tous les petits immeubles et des enfants partout. On n'est jamais seuls, on va chez les uns ou chez les autres, on fait du vélo, on joue à la chasse au trésor et on se sent libres, on rentre à 19 heures pour dîner.

Tous les week-ends, nous allons à la plage qui se trouve à dix minutes de la maison.

Je suis proche de mes parents. À ma mère, j'aime raconter ma journée, toute ma journée en détail, elle m'accueille, m'écoute, me conseille, fait des blagues. Mes amis adorent ma mère, elle les taquine souvent et ils se sentent parfois plus libres à ses côtés qu'avec leurs parents.

Avec mon père, j'aime jouer, sauter sur lui, lui tirer les cheveux, dessiner, et souvent, à table, débattre de spiritualité, de création et de philosophie. Son rire est la chose que j'aime le plus. J'attends avec impatience les grands dîners de famille, où lui et ses sept frères et sœurs rient fort et sans gêne, devant nous, les enfants.

Mon père, le rêve ; ma mère, la raison

Ma mère est esthéticienne indépendante et travaille à la maison. Mon père est créateur de vêtements, entrepreneur, et les vend aux magasins.

À Paris, avant d'arriver en Israël, mon père travaille dur pendant que ma mère étudie, ils ont des amis, économisent, et peu à peu le quotidien devient plus confortable.

Quand ils décident de m'avoir, ils découvrent que mon père a un « problème ». Il accepte de subir une opération encore peu pratiquée. Le premier jour du retard des règles de ma mère, il annonce à la terre entière qu'elle

est enceinte, il a raison. Cette anecdote résume bien son caractère : mon père avait des fulgurances et fonçait avec son seul instinct, sans logique apparente. Parfois magique, parfois désastreux.

Je suis la première de la fratrie. Très attendue, je suis très gâtée.

Au bout de quelques années, la famille de mon père et la chaleur lui manquent. J'ai 4 ans quand mes parents annoncent que nous allons nous installer en Israël. Pour moi, c'est un endroit où il fait chaud, où il y a la mer et beaucoup de famille. Le début du bonheur.

Comme ils ont travaillé dur à Paris, ils ont économisé assez pour acheter un appartement en Israël.

Pour mon père, ce retour est une victoire. Il se sent enfin à l'abri et libre de se consacrer à son vrai rêve : avoir un métier qu'il aime et être indépendant. Pour ma mère, en revanche, c'est le début des épreuves. Depuis notre installation en Israël, ils traversent de grosses difficultés financières. Elle apprend l'hébreu et met des années à se faire une petite clientèle.

L'affaire de mon père ne lui permet jamais d'avoir un salaire stable, ce qui provoque des tensions croissantes. Mon père est un rêveur. Il croit au pouvoir de l'énergie, à l'instinct, mais il ne veut rien entendre quand il s'agit de comptabilité et de fins de mois à boucler. Ma mère

a des rêves simples : atteindre les fins de mois sans stress, subvenir aux besoins de la famille, entretenir un quotidien rassurant et stable. Là où mon père se sent enfin à l'abri grâce à l'appartement qu'ils ont acheté, elle se préoccupe du manque de moyens au quotidien. Leurs besoins semblent opposés.

Mon frère Avi et moi sommes les témoins de tout ça. On apprend que la raison et le cœur sont contradictoires, et qu'il faut choisir son camp.

Je prends le parti de mon père. Il me fait rêver, je le trouve visionnaire, drôle et courageux. Je ne comprends pas les craintes de ma mère, sa résignation à une vie sans projets à part celui de remplir le frigo.

Mon frère s'identifie, lui, davantage à ma mère. Sensible aux difficultés financières, il devient sérieux à l'école, et plus tard directeur financier. Il devient un altruiste réaliste. Moi, une égoïste rêveuse.

Malgré ces difficultés, tous les soirs, en rentrant du travail, mon père prend sa guitare.

Il joue « Asturias » d'Isaac Albéniz, chante Elvis, Ray Charles, Georges Brassens et bien d'autres...

Il a une merveilleuse voix. Plus jeune, beaucoup de groupes ont essayé de l'intégrer, mais sans succès, car il avait beaucoup de mal à jouer en rythme avec les

autres. Cela a condamné son rêve musical, mais il aime tellement jouer qu'il n'a jamais arrêté. Il interprète sa série de chansons qu'on connaît par cœur, comme si rien d'autre n'existait à part cette sensation de plaisir de s'immerger dans la musique, avec nous autour de lui, jusqu'à ce que sonne l'heure du coucher.

Un orgue Farfisa

Il y a un petit orgue Farfisa à la maison. J'arrive à rejouer les musiques que j'entends toute seule. Je sens que mes parents portent un regard différent sur moi. Puis, c'est au tour des autres de me voir autrement. Je ne saurais pas vraiment expliquer pourquoi, mais cela me donne le sentiment d'être visible. La manière dont j'exprime mes émotions dans la musique les rend tangibles aux yeux des autres. Cette sensation me plaît. J'ai soif d'apprendre davantage et, à 9 ans, j'en réclame encore plus. Mes parents m'inscrivent alors à des cours d'orgue.

À 9 ans, à l'école, je rencontre Michal et Maya, qui deviendront mes deux meilleures amies.

Maya et moi sommes amoureuses de Michal et secrètement, on lui demande sans cesse qui est sa préférée. Elle nous choisit à tour de rôle. Michal, c'est la jolie fille, celle que tout le monde aime, celle dont les garçons tombent amoureux. Elle est brillante et douée

en tout. Maya, c'est l'aventure, elle est folle, pleine de fantaisie et très intelligente. Plus tard, je découvrirai que j'admire des personnes qui leur ressemblent car elles sont tout ce que je n'ose pas être.

Moi, je suis la bonne élève. Je raconte tout à mes parents, ils me conseillent, m'écoutent et m'accompagnent, même si c'est peut-être parfois de manière trop intrusive. Contrairement à Michal et à Maya, j'existe avant tout par mon monde intérieur, dont fait partie la musique. Je suis très timide, et apparemment, selon mes parents, je suis égoïste : si je ne suis pas prête à bouger le petit doigt pour les autres, je suis capable de soulever des montagnes pour moi-même quand je veux quelque chose... et surtout lorsqu'il s'agit de musique ! Toute ma vie, je vais détester cette bonne élève égoïste que je suis en rêvant de devenir audacieuse, folle, sans peurs. Une femme artiste forte et indépendante.

Un piano dans ma chambre

Tout commence quand mon père se renseigne et m'annonce qu'avec un vrai piano, contrairement à l'orgue Farfisa de la maison, je vais pouvoir progresser beaucoup plus en musique. Je me mets à rêver, mais à ce moment-là, mes parents sont confrontés à de grandes difficultés financières...

Pendant quelques semaines, j'entends parler d'emprunter l'instrument à un ami de la famille.

Un jour, vers mes 10 ans, en rentrant de l'école, je découvre un piano dans ma chambre. Je suis sous le choc, je ne comprends pas d'où il vient ni à qui il appartient. Mes parents m'expliquent qu'ils me l'ont acheté, je comprends qu'ils se sont endettés pour me l'offrir.

Ma joie, mêlée à une légère confusion, est très vite remplacée par une explosion d'émotion : cet instrument est là, et il est à moi, je n'y crois pas.

Ils me disent qu'il va rester dans ma chambre. Il n'est pas question de jouer pour faire plaisir aux invités en le plaçant dans le salon, cet instrument est le mien, il n'est que pour moi. Je le touche et ne le quitte plus jamais. Avant et après l'école, tous les après-midi, sauf durant l'heure de la sieste où toute nuisance sonore est interdite, je suis inséparable de mon nouvel instrument. Je m'isole des heures dans ma chambre et m'enferme dans le monde de la musique pour garder l'espoir d'un autre avenir face à la dure réalité de mes parents.

Quand mes amis m'appellent d'en bas, ils m'attendent patiemment jusqu'à ce que je termine de jouer pour les rejoindre.

Moi, la fille invisible, je découvre que ce qui est naturel pour moi ne l'est pas forcément pour les autres. Comme

si j'avais un superpouvoir, j'entends des choses qui n'existent pas et je les fais naître au monde...

Mozart féminin

Je découvre Mozart, Bach et Chopin, je les écoute et les joue comme s'ils étaient mes amis. J'avance vite sur les devoirs que me donne ma professeure, et il me reste beaucoup de temps libre sans nouvelle musique à étudier. Je m'achète alors des partitions de compositeurs qui me plaisent et, naturellement, je commence à déchiffrer de la musique à l'oreille, puis à composer moi aussi.

Un jour, je vois le film *Amadeus* de Miloš Forman, sur la vie de Mozart. C'est une révélation. Ce personnage, génie libre et fou, complètement pur et en marge de la société, me fait rêver. Plus précisément, il représente ce que je rêve d'être, mais en femme.

Beethoven, Bach, Tchaïkovski, Ravel, Debussy et bien d'autres que je continue à découvrir sont toujours des hommes. Je me pose la question : mais où sont les génies femmes ?

Pourquoi n'y a-t-il pas de femmes ? Sont-elles moins douées ? moins ambitieuses que les hommes ?

Est-ce qu'il y a une petite chance pour qu'un jour je sois, moi aussi, une artiste importante ?

Ou au moins écoutée ? Ces questions me font mal parce que je suis une jeune fille loin de tout dans une petite ville en Israël. Autour de moi, rien ne trace le chemin vers ce rêve. Et j'entends des phrases telles que : « La musique n'est pas un métier. » On ne peut pas être mère, épouse, musicienne, génie et folle ? Il semble que tout ça ne marche pas ensemble...

En même temps que mon talent, je découvre ces conditionnements que je trouve injustes, et ainsi, inconsciemment, je deviens malgré moi une inconditionnelle féministe. Je jure qu'aucun homme, ni enfant, ni condition financière ou sociale ne me feront dévier du destin que je me suis dessiné : devenir une grande musicienne, et même « *une génie* » !

Mes frères

1988, Ramat-Hasharon.

À mes 10 ans naît Eyal, mon deuxième petit frère.

Avi a 8 ans, et depuis deux ans, chacun de nous a sa chambre... J'adore mon espace et m'y enferme durant des heures pour faire de la musique, écrire et rêver dans ma bulle. Au début, je vis l'arrivée d'Eyal comme une interruption dans le calme relatif que je connaissais jusqu'à présent. J'entre dans la préadolescence, un bébé qui pleure et qui touche mes affaires m'embête. Eyal rejoint la chambre d'Avi et ils deviennent très proches,

tandis qu'Avi et moi nous éloignons un peu l'un de l'autre. Eyal est très coquin. Avi évolue dans un univers sportif, avec notamment le basket, pendant que moi, avec mes goûts musicaux et mon style vestimentaire, je suis considérée comme hippie, ce qui est une insulte de la part des gars sportifs. On s'aime profondément mais c'est comme si on grandissait dans des univers parallèles qui ne se croisent pas beaucoup.

Je découvre Eyal beaucoup plus tard quand, à l'âge de 15 ans, il commence à faire de la musique et devient DJ dans des fêtes. Il chante et il compose à merveille, il a son propre univers musical et un talent évident. La musique nous rapprochera. Je découvrirai Avi à nouveau lorsque je le rejoindrai pour un voyage de dix jours au Brésil, à mes 22 ans. On aura le temps de parler, de rire et de recréer un lien intime.

Le monde : un endroit dangereux pour les femmes

À 10 ans, je suis amoureuse d'un garçon, je lui compose une chanson d'amour. J'attends qu'il passe à vélo pour me mettre à la jouer. On habite au deuxième étage d'un petit immeuble de trois niveaux et notre appartement donne sur la rue donc je sais qu'il m'entend... Mais il est amoureux de ma meilleure amie.

Alors que je rentre à pied à la maison de mon cours de piano, je remarque un jeune homme qui semble me suivre. Je fais semblant de vouloir traverser la rue, il fait de même. Je change de parcours, il est toujours derrière moi. Aucun doute, il me suit. Bizarrement, je n'ai pas peur, il n'a pas l'air menaçant, je me sens même flattée. Moi que les garçons ne remarquent pas, je suis objet d'attention, et j'aime ça. Ensuite il se rapproche et me demande le nom d'une rue qui se trouve juste derrière mon immeuble. En lui expliquant le chemin, j'ai l'impression que je m'exprime mal et je lui propose de le lui montrer puisque c'est dans ma direction. On commence à marcher ensemble, il est mignon, me demande comment je m'appelle et quel âge j'ai. Il me dit son nom, j'oublie de lui retourner la question et, du haut de mes 10 ans, je n'arrive pas à dire s'il a 15 ans, 25 ans ou plus.

Une fois arrivée en bas de chez moi, je lui montre du doigt la rue qu'il cherche et qui se trouve juste après, quand il devine que j'habite là. Il demande alors si je peux lui offrir à boire puisqu'il a soif. Je sais que si je fais monter un étranger à la maison, ma mère va me tuer, donc je réponds qu'il y a un robinet dans le jardin commun, et l'invite à me suivre. Mais je ne trouve pas le robinet. Je me souviens qu'il y en a un autre derrière

l'immeuble. C'est fou à quel point je ne prends pas conscience du danger qui me guette.

Je passe devant lui et le conduis au jardin arrière... Soudain je tombe – en fait, c'est lui qui me fait tomber en tirant sur mon pantalon. Je suis à terre avec mon pantalon légèrement baissé. Alors, il se penche, met sa main sur ma bouche en douceur et me dit : « Ne crie pas, je ne vais rien te faire. » Je ne sais pas par quel miracle ces mots, « ne crie pas », me font comprendre que c'est exactement ce qu'il faut que je fasse. Bien que je n'aie senti aucune forme de violence directe, je me mets à hurler de toutes mes forces, il prend son sac et s'enfuit. Les voisins et mes parents m'entendent et mon père part en courant à sa recherche dans toute la ville. Je monte à la maison et raconte à ma mère et aux voisins ce qui vient de se passer. On se rend à la police, qui me demande de brosser un portrait-robot. Tout le monde a l'air beaucoup plus choqué que moi. Je comprends que la suite aurait pu être grave. Heureusement que j'ai eu le réflexe de hurler, qu'il était 16 heures de l'après-midi et que, et que... Plus tôt dans la journée, juste avant de partir, ma grand-mère qui est venue nous voir de France m'a dit : « Surtout ne parle pas aux étrangers dans la rue. » Et moi de lui répondre : « Mais arrête d'avoir peur de tout, évidemment que je sais qu'il ne

faut pas parler à des gens bizarres dans la rue. » Et puis voilà... Comme si elle avait eu le pressentiment de ce qui allait se passer...

Le lendemain, à l'école, je trouve naturel de raconter devant toute la classe que j'ai failli me faire violer et qu'il faut que les autres fassent attention car il y a une personne dangereuse en liberté dans le coin. En privé, ma meilleure amie me dit qu'elle n'aurait jamais osé partager un événement si intime à tout le monde. Je ne ressens ni honte ni impudeur, mais surtout un devoir de prévenir les autres de faire attention puisqu'une personne dangereuse rôde dans les parages.

Étrangement, cet événement ne m'a pas trop marquée à l'époque, comme si je ne mesurais pas vraiment la gravité de l'événement, ou alors peut-être que j'ai vécu une sorte de déconnexion émotionnelle à la suite du choc trop fort.

Je me demande aujourd'hui comment cela a façonné mon regard sur les hommes puisque c'est la première fois que j'ai compris que le paraître et le réel n'étaient clairement pas identiques, et que je n'étais pas assez armée pour faire la différence.

Au fil des années, de nouvelles expériences viennent confirmer et alimenter ces croyances sur les relations entre les hommes et les femmes. Par exemple, lorsque je

commence à sortir avec des garçons et que ma mère me prévient de ne pas me « donner » trop vite, parce que « les garçons ne veulent qu'une seule chose ». Lorsque je vois mon père adoré se mettre en colère et partir dans de longs monologues intimidants dès qu'on le contredit. Ou encore lorsque mes petits amis me quittent parce que notre relation n'évolue pas assez rapidement sur le plan sexuel.

J'ai continué à aimer les différents hommes qui ont traversé ma vie, mais ces expériences m'ont rendue méfiante. Je déduis alors qu'ils peuvent m'aimer, mais à condition de nourrir leurs besoins ou l'image qu'ils voulaient avoir de moi. Ils peuvent paraître gentils, mais aussi me nuire, volontairement ou non. Je peux les aimer, mais sans jamais baisser la garde. Je me promets de ne jamais trop dépendre d'eux pour ne pas me retrouver prise en otage.

Cela devient mon *pattern* et s'impose à moi un triste constat : le monde est un endroit dangereux pour les femmes.

Ma première chanson, ma première scène

1990. À la fin de la primaire, je fouille dans les vinyles de mes parents et découvre les Beatles. Pour mes 12 ans, ma tante m'offre un livre complet des partitions et paroles du groupe anglais. Je le dévore.

Je commence à chanter sans m'en apercevoir. Pour moi, l'important, c'est la composition. Je suis fascinée par ces mélodies si riches : les structures, les harmonies, les arrangements. Une chanson devient mon obsession : « Let It Be ». Je la joue plusieurs fois par jour jusqu'à ce qu'au bout de quelques mois on me fasse remarquer qu'il est peut-être temps de varier mon répertoire.

J'utilise mes copines à tour de rôle pour faire le chœur et je commence à composer différemment. Je me demande comment faire pour monter sur scène, quand un jour, je tombe dans la rue sur une annonce qui fait la promotion d'un concours de talents pour les enfants et ados.

Je saute sur l'occasion et me présente. J'interprète une de mes chansons... Je suis prise.

Le directeur artistique me demande quelle reprise j'aimerais choisir et j'insiste pour chanter ma propre musique... Je veux monter sur scène avec ma composition, et en plus je sais qu'on va devoir enregistrer un instrumental. C'est l'occasion d'enregistrer en studio une chanson à moi pour la première fois.

Il me prévient que le public va sûrement voter pour des reprises de chansons connues, et que par conséquent j'amointris mes chances de gagner. J'insiste, je me fous de gagner le concours. Ce qui m'importe, c'est de faire entendre et exister ma musique.

Pour la première fois, j'entre en studio. En voyant que j'ai une idée très précise de la façon dont je veux que ça sonne, le réalisateur me laisse faire les choix de rythmiques, d'instruments et d'arrangements. Je me retrouve enfin avec ma première chanson enregistrée. On répète pendant trois semaines. Je m'amuse tellement ! On participe aux numéros des autres enfants en faisant les chœurs... C'est le bonheur.

Le quartier se prend également au jeu, tout le monde est excité et gravite autour de l'événement. Le grand jour arrive. Je monte sur scène, et j'interprète mon morceau, accompagnée de l'instrumentation que j'ai créée. Au moment de l'annonce des résultats, c'est mon nom qui est prononcé. Je n'y crois pas, c'est le contraire de ce que m'avait prédit le directeur artistique du concours. Je monte sur scène devant un public avec ma propre musique pour la première fois, et ma chanson touche d'autres personnes ! Le message que je reçois de l'univers est très fort dans ma tête d'enfant : je peux moi aussi être une artiste créatrice et trouver ma place.

Je gagne une petite somme d'argent que je réinvestis directement en achetant mon premier micro et mon premier enregistreur à quatre pistes, avec lequel je vais produire ma musique jusqu'à mes 18 ans. Mon rêve évolue. Je veux à présent écrire, arranger et interpréter

mes chansons, en insufflant dedans du classique et toutes les autres musiques qui me touchent.

Nous et les autres

1991. J'ai 12-13 ans. On parle d'une guerre entre Israël et un pays qui s'appelle l'Irak. Je commence à sentir mes parents stressés, voire effrayés. On reçoit des masques pour se protéger d'une éventuelle attaque de bombes à gaz, on apprend à les utiliser, ce n'est pas confortable. Une nuit, les sirènes sonnent. Mes parents nous réveillent et nous font descendre, mes frères et moi, dans l'abri de l'immeuble en sous-sol. On reste là quelques heures. Cela se reproduit plusieurs fois durant un mois. Là encore, je ne me souviens pas d'avoir peur. Mais ma mère et mon père, eux, si.

Au quotidien, il y a des attentats-suicides dans les lieux publics : les bus, les restaurants, les discothèques. On doit faire très attention quand on prend le bus pour aller à l'école ou quand on se balade dans la rue.

Mon père est appelé pour des périodes de réserve militaire et s'absente environ un mois par an. En Israël, ces périodes de service se répètent chaque année. Elles déséquilibrent notre quotidien, mes deux parents étant travailleurs indépendants, chaque absence prolongée fragilise un équilibre déjà précaire.

Je me souviens aussi de l'état de choc de mon père lorsque l'Intifada éclate en 1987. Je revois la peur sur son visage face à cette nouvelle phase d'affrontement : des civils jetant des pierres, des consignes de ne pas tirer, et l'obligation malgré tout d'être présent sur le terrain, exposé à un niveau élevé de violence.

Je ne comprenais pas comment des enfants de mon âge pouvaient déjà être plongés dans un conflit au point de se retrouver en première ligne, à lancer des pierres et à risquer leur vie.

À l'école, on nous enseigne la Shoah et l'histoire de la création de l'État d'Israël. Certains récits de la Torah sont transmis dans un cadre non religieux, comme la sortie d'Égypte ou la ligature d'Isaac, parmi d'autres histoires liées à la mémoire du peuple hébreu et à ses épreuves à travers les siècles. Peu à peu s'installe l'idée d'une histoire longue, faite de persécutions répétées des Juifs à travers les époques, sans que j'en comprenne les mécanismes et les raisons. La peur du présent vient alors se superposer à cette mémoire collective de persécutions. En parallèle, j'entends parler du « peuple élu de Dieu ». Dans la partie la plus pratiquante de ma famille, cette idée est comprise comme une responsabilité morale : celle de montrer l'exemple et de prendre soin de tous les êtres vivants. Mais, chez certains, elle semble plutôt